NOTES ET DISCUSSIONS

I

ALBE-LA-LONGUE ENTRE LA LEGENDE ET L'HISTOIRE *

par Jorge Martinez-Pinna
Université de Malaga

A propos de : Alexandre Grandazzi, *Albe-la-Longue, histoire d'une légende. Recherches sur l'archéologie, la religion, les traditions de l'ancien Latium* (Bibliothèque des Ecoles Française d'Athènes et de Rome, 336), Rome, Ecole Française de Rome, 2008, 2 vol., xv + 988 pages, 22 planches.

Il n'y a pas de doute que s'enfoncer à l'intérieur d'une ville fantôme est toujours une entreprise risquée. On court le danger de voir ce qui n'existe pas, de se déplacer à travers une réalité virtuelle. C'est pourquoi, toute personne qui le tente doit posséder, entre autres choses, une solide formation et un esprit ouvert ; mais, surtout, elle doit agir avec une immense précaution. Le thème d'Albe-la-Longue, de la légendaire métropole du peuple latin, exige ces prémisses comme condition préalable pour son étude. Pourvu d'une grande partie de ces moyens, A. Grandazzi propose un voyage passionnant à travers de l'univers albain, dans le but, selon ses propres mots, « d'étudier, dans toute sa portée et tous ses composants sacrés, le légende d'Albe-la-Longue » (p. 2). Mais en réalité le parcours est très vaste, puisque lui-même inclut ce qui échappe à la légende, à savoir l'espace, l'archéologie et la religion, de sorte qu'il introduit aussi le lecteur dans l'histoire. Or, si la légende albaine est difficile à démêler, l'histoire ne l'est pas moins, une histoire anonyme et très lointaine dans le temps et donc toujours d'interprétation incertaine.

Pour commencer, A. Grandazzi prend en considération les caractéristiques du paysage albain. Pour cela, il utilise non seulement les données transmises par les anciens, mais aussi les descriptions des voyageurs du début du xix^e^ siècle. Ces derniers furent témoins des phénomènes et des éléments que la tradition avait conservés pendant longtemps, mais que les impératifs du développement moderne économique et social ont condamnés à la disparition. Une conséquence de tout cela, ce sont des observations intéressantes à propos de la topographie albaine qui aident à comprendre, au moins en partie, les conditions de vie de ses habitants primitifs. De là, on passe à l'archéologie, qui à son tour ouvre la porte à l'histoire.

A partir des faits connus, on sait que la région des *Colli Albani* joue un rôle prépondérant dans les premières phases de la culture latiale, en somme durant les périodes I et IIa, selon la périodisation archéologique en usage. C'est dans cette zone que la plupart des témoignages se concentrent, avec une plus grande densité dans son secteur occidental. Cette prépondérance de l'aire albaine commence à être contestée dans la phase IIa, surtout avec le commencement des nécropoles des

* Traduction de Régine Guittard, à qui nous exprimons notre gratitude.

environs de Gabies (Osteria dell'Osa, Castiglione), et entre résolument en crise dans la phase suivante IIB, à la fin du IX^e^ siècle, en coïncidant avec le réveil des grands centres de plaine. Les faits archéologiques pour ces phases plus antiques, jusqu'au milieu du VIII^e^ siècle, révèlent la présence d'un système de peuplement très simple, articulé sur des petits groupes d'habitations, conformément à la structure de villages dispersés en fonction des voies de transhumance, des ressources en eau et des possibilités agricoles du sol [1]. De tout cela, le vaste catalogue de gisements archéologiques de l'aire albaine donne une juste mesure que, en suivant la voie tracée par l'œuvre classique de P.G. GIEROW, nous offre A. GRANDAZZI.

Cependant, le tableau que l'auteur présente sur les plus anciennes phases latiales dans la zone des monts albains se révèle peut-être excessivement idyllique. Dans l'opinion de A. GRANDAZZI, les témoignages archéologiques disponibles permettent de parler de l'existence d'une société relativement complexe, avec une diversité économique fondée sur une agriculture prospère, ouverte par ailleurs aux influences externes – spécialement de provenance mycénienne – et avec un système idéologique propre qui se reflète dans l'association, à l'intérieur du mobilier funéraire, de l'urne-cabane et des objets miniaturisés. Comme conclusion, les habitants de la région albaine en viennent à être considérés comme le noyau originel du peuple latin.

Mais à mon avis, A. GRANDAZZI est excessif dans certains de ses jugements, qui semblent très discutables. Ainsi, dans son développement sur la production agraire, l'auteur prend comme point de départ les travaux de R. DE LA BLANCHÈRE, publiés à la fin du XIX^e^ siècle, au sujet des systèmes de drainage sur les versants oriental et méridional des monts Albains et dans l'*ager Pontinus*. Fort justement, l'auteur dénonce le peu d'attention que l'on a portée à ces études, que, depuis peu seulement, l'on commence à prendre en compte [2]. Mais les conclusions sur la productivité des champs qui sont déduites de ces études peuvent être appliquées pour l'époque archaïque, mais peut-être pas pour les X^e^-IX^e^ siècles, quand semble dominer une agriculture de subsistance. On pourrait dire quelque chose de semblable sur la structure sociale, puisque les indices que fournissent les tombes ne sont pas en concordance avec une société complexe. A. GRANDAZZI lui-même comprend cela lorsqu'il invoque *l'argumentum ex silentio* : la possibilité qu'une partie importante de la population utilisât un rituel qui n'a laissé aucune trace archéologique. En outre, une telle opinion ne semble pas s'adapter facilement à ce que l'auteur affirme à partir des tombes d'Osteria dell'Osa, où l'on distingue une structure sociale de caractère familial, avec le *pater familias* à la tête de chaque groupe [3]. En définitive, il semble essayer de déplacer vers les premières phases latiales des faits qui ne sont seulement constatés qu'à partir du VIII^e^ siècle, confirmant une tendance déjà manifestée dans des écrits antérieurs : tout en respectant la chronologie absolue, il avance les événements de plus d'un siècle.

Ce chapitre dense sur les premières phases latiales dans les monts Albains se conclut sur une phrase très significative à propos du sens général de l'œuvre :

1. On peut voir une récente synthèse chez A. M. BIETTI SESTIERI – A. DE SANTIS, *Protostoria dei popoli latini*, Milan, 2000, pp. 10 *sqq*.

2. Je me permets de renvoyer, en ce qui concerne la plaine pontine, à F. COARELLI, « Roma, i Volsci e il Lazio antico », dans *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au V^e^ siècle av. J. C.*, Rome, 1990, pp. 141 *sqq*.

3. De ce point de vue, A. GRANDAZZI se risque, par un choix plus compromettant, à reconnaître dans le *pater patratus* le dirigeant de ces petites associations gentilices qui constituent le village, selon la proposition de A. MAGDELAIN (*De la royauté et du droit de Romulus à Sabinus*, Rome, 1995, pp. 35 *sqq*.), alors qu'il serait plus facile d'attribuer directement le titre de *rex*, conforme au sens que ce terme revêt dans le lexique primitif institutionnel latin : cf B. LINKE, *Von der Verwandtschaft zum Staat. Die Entstehung politischer Organsationsformen der frührömischen Geschichte*, Stuttgart, 1995, pp. 49 *sqq*.

« L'ensemble de ces conclusions partielles prouve que la prééminence religieuse, conservée aux *Colli* durant toute l'ère historique, par le biais des Féries Latines, ne fut pas seulement symbolique mais correspondit à une vitalité et un rayonnement des peuples qui les habitaient » (p. 444). Et en effet, A. Grandazzi essaie de montrer comment l'aire albaine a été depuis le commencement le siège d'une civilisation florissante qui servit de base à la création du mythe d'Albe-la-Longue. Je dois reconnaître que l'auteur a raison quand il nie l'existence historique d'Albe, non seulement comme ville, mais même en tant que communauté organisée, de caractère pré- ou proto-urbain, consciente de sa propre identité. L'analyse minutieuse des témoignages littéraires amène A. Grandazzi à affirmer, et à nouveau avec de solides fondements, que la plus grande partie de la tradition situe Albe sur le mont Albain, c'est-à-dire que pratiquement se produit une identification entre les deux, ce qui pourrait seulement s'expliquer à travers les *feriae Latinae*. Certes, mais cela ne veut pas dire que les anciens imaginèrent la ville d'Albe selon le cadre dans lequel se déroulaient les *feriae*.

La difficulté apparaît quand il essaie de chercher une justification historique à la prépondérance de l'aire albaine : ici, pas d'arguments de poids. Avec un fondement méthodologique pertinent, l'auteur invoque la nécessité d'insérer la question d'Albe dans la problématique du phénomène proto-urbain, et la conclusion est logiquement négative. En effet, la documentation archéologique ne permet pas de parler d'une évolution dans un sens proto-urbain, excepté sur les marges mêmes du massif albain, où par la suite les villes apparaîtront. C'est-à-dire que dans cette région où s'accumulent les témoignages pour les premières phases latiales, la structure du peuplement demeure bloquée au niveau primitif. Cette constatation amène l'auteur à projeter une comparaison avec le cas de Rome où, à partir de la période IIb, se produit une expansion du peuplement (situation qui se répète dans d'autres lieux de la plaine). Mais ce fait ne peut pas être dû uniquement à la croissance indigène, mais évidemment des flux migratoires ont dû intervenir, et l'un de ces foyers les plus importantes sera précisément la région albaine. Les petits établissements de cette zone ne pouvaient pas supporter la croissance de la population et l'unique issue sera l'émigration, qui commence à se produire déjà au milieu du IX^e^ siècle. Le recours au mécanisme du *uer sacrum* serait, dans la pensée de A. Grandazzi, une réelle possibilité. Deux modèles de développement surgissent ainsi, l'un représenté par Rome qui culmine avec la définition de la ville, et l'autre, celui des monts Albains, qui, à ce qu'il semble, se maintient ancré dans sa structure ancienne.

Mais une telle reconstruction relève beaucoup de l'hypothétique. A. Grandazzi admet, dans le cas de Rome, la formation d'un grand centre proto-urbain, unitaire, dans la phase II, selon la proposition de R. Peroni [4], qui ne manque pas d'être très problématique : les récentes découvertes au Capitole et au Forum de César ne semblent pas valider cette interprétation. Et encore, il est certain que le peuplement romain, tout comme les autres situés dans la plaine, a connu une croissance continuelle, à la différence de ce qui est arrivé dans la région albaine qui, bien qu'un vide presque absolu ne se soit pas produit, comme le signale habilement Grandazzi, a subi une notable diminution. Il se peut que ces faits aient été reliés à quelques mouvements migratoires nés dans les colonies albaines, comme il y a

4. R. Peroni, *Protostoria dell'Italia continentale. La penisola italiana nell'età del bronzo e del ferro* (PCIA 9), Rome, 1989, pp. 442 *sqq*. De la même manière, M. Pacciarelli, « Sviluppi verso l'urbanizzazione dell'Italia tirrenica protostorica », dans *La presenzia etrusca nella Campania meridionale*, Florence, 1994, pp. 245 s.

longtemps le proposait Müller-Karpe [5], mais ce qui reste difficile à admettre, c'est que de tels mouvements se prolongèrent d'une manière continue durant aussi longtemps, si bien « que les monts Albains avaient pu servir de réservoir démographique à le croissance romaine » (p. 896). Que l'aire albaine alimentât le développement démographique d'autres centres à cause de sa surpopulation n'a aucun sens, alors que ses propres peuplements restaient limités à des dimensions très faibles, surtout en disposant d'une agriculture prospère. Quand A. Grandazzi affirme que « nous croirions volontiers que la tradition a transposé dans le mythe étiologique d'une métropole disparue la réalité d'une émigration albaine, continue et décisivement accélérée à l'ère archaïque » (p. 493), je crois qu'il surestime l'importance des colonies albaines et de leur signification dans l'évolution historique du Latium.

Le chapitre dédié aux *sacra Albana* est à mon avis ce qui a été le mieux traité. Avec une grande minutie, A. Grandazzi introduit le lecteur à l'intérieur des *feriae Latinae*, en suivant la ligne marquée en son temps par Ch. Werner. Dans ses conclusions générales, l'auteur affirme que le Monte Cavo, antique *mons Albanus*, est l'élément fondamental du livre, et, en effet, c'est ainsi qu'il apparaît. C'est en ce lieu, identifié par A. Grandazzi avec l'*arx Albana*, qu'était célébrée la grande fête du peuple latin, qui reflète sur le plan religieux ce sentiment de communauté, d'identité nationale, qui caractérise l'ensemble des Latins. À partir d'une connaissance profonde des sources, l'auteur essaie de montrer les différentes strates dans l'évolution de la fête, la relation avec Rome, les divinités et les prêtres impliqués, les particularités rituelles, etc. Le résultat final est un panorama très complet, où des éléments religieux sont liés à d'autres de caractère historique, et même à des éléments légendaires.

Mais, à mon sens, l'auteur se laisse de nouveau captiver par le sujet et s'expose à des excès évidents d'interprétation. Ainsi, à partir de la proposition de H. Rix sur l'origine latine de quelques divinités étrusques, A. Grandazzi situe dans l'aire albaine, et en pratique dans le domaine des *feriae Latinae*, l'un des premiers foyers de rayonnement de ces influences sur la religion étrusque. Par ailleurs, A. Grandazzi met en relief, avec de bons arguments, l'existence de certains *salii Albani* et d'une *uirgo uestalis maxima arcis Albanae*, attestés par l'épigraphie d'époque impériale, qui sans doute doivent être en relation avec les *sacra Albana*. Mais à partir de là, l'auteur tire des conclusions très discutables. Par exemple, la présence de Mars et Vesta, ainsi que des divinités liées à ceux-ci (Janus, Vulcain, etc.), dans les *feriae Latinae*. Cependant, une telle supposition n'est pas nécessaire, puisque les vestales intervenaient dans d'autres cultes que celui de Vesta. Et il en est de même pour les saliens qui, à Rome, étaient voués à Mars et à Quirinus, mais à Hercule à Tibur. Et il arrive quelque chose de semblable avec la primauté albaine que Grandazzi octroie aux vestales et aux saliens. Certes, Tite-Live (1, 20, 3) le dit explicitement en ce qui concerne les vestales, mais cela ne manque pas d'être une conséquence logique de la légende même de la fondation de Rome déjà, puisque la mère des jumeaux était vestale et originaire d'Albe. En ce qui concerne les saliens, une tradition – sans doute locale – reprise dans le commentaire à Virgile attribue aux Tusculans une ancienneté plus grande qu'aux Romains (Serv. auct., *ad Aen.* VIII 285). Il ne me semble pas que ces informations contiennent une vérité absolue. Vestales et saliens sont des sacerdoces latins et leur chercher une origine précise me semble une entreprise condamnée à l'échec [6]. A. Grandazzi signale

5. H. Müller-Karpe, *Zur Stadtwerdung Roms*, Heidelberg, 1982, pp. 41 *sqq*.

6. On ne comprend pas bien l'insistance de Grandazzi à attribuer la création des saliens romains à Tullus Hostilius, fait qu'il met en relation avec la conquête d'Albe. La tradition concède à Tullus l'institu-

trois autres lieux, outre celui d'Albe, où ces prêtres sont attestés conjointement : Rome, Lavinium et Tibur. Je me permets d'ajouter un quatrième exemple, Tusculum, où une inscription récente mentionne une *praesula*, référence à la présence des *saliae uirgines* c'est-à-dire les vestales ayant l'apparence des saliens [7]. Comme nous pouvons l'observer, il s'agit de quatre villes situées dans des régions du Latium complètement différentes. De plus, cela soulève aussi la question du siège de ces sacerdoces albains, puisque Albe n'existe pas. Une solution possible serait qu'il se trouvât dans une autre ville et que cette qualification d'« albains », avec laquelle ils figurent sur une inscription, ne fût pas d'origine, mais qu'ils l'adoptèrent à l'occasion de leur participation dans les *sacra Albana*. A. Grandazzi semble regarder dans cette direction, après avoir attribué aux *uirgines Albanae* le soin du culte de Bona Dea à Bovillae, dont les habitants se sont attribué l'appellation d'*Albani Longani Bouillenses* ; cependant, A. Grandazzi lui-même n'exploite pas cette ouverture [8].

Il ne semble pas non plus facile d'accepter l'interprétation, et les déductions suivantes, que l'auteur offre à propos de la via Latina, qui naissait à la Porte Capène de Rome et se dirigeait vers le cœur des monts Albains. Dans l'esprit de Grandazzi, le nom de la voie, qui ne dérive pas du nom du magistrat qui l'aurait construite, est en lui-même un témoignage de sa grande ancienneté et de plus inséparable du *Latiar*, lieu où les *feriae Latinae* étaient célébrées. Comme conséquence immédiate, l'auteur en déduit que le concept de Latium se limitait en principe au massif albain et c'est pourquoi les *prisci Latini* doivent s'identifier aux habitants de l'aire albaine; en suivant cette ligne, le nom originaire de la montagne ne devrait pas être *Albanus*, mais *Latiaris*, et de la même manière le *collis Latiaris*, situé sur le Quirinal de Rome, aurait été appelé ainsi par rapport au *Latiar* albain. Mais une proposition de ce type relève beaucoup de l'arbitraire, puisqu'elle avance d'hypothèse en hypothèse.

En premier lieu, l'itinéraire. Si à l'origine la voie unissait Rome avec le *Latiar*, cela signifie que c'est en fonction de ses deux extrémités. Si à cela on ajoute que le *collis Latiaris* romain est en relation avec le *Latiar* albain, *a fortiori* faudrait-il reconnaître, déjà à une époque très antérieure, l'existence à Rome d'un grand peuplement unitaire, ce qui est loin d'être démontré. Mais par ailleurs, le parcours de la voie Latine constitue une très antique route de communication qui traversait le Latium dans le sens longitudinal, et dont seul le tracé a un rapport indirectement avec les *feriae Latinae*. La preuve en est l'importance des établissements situés dans le secteur oriental de l'anneau albain, tout comme celui du Monte Castelluccio, déjà occupé au IX^e^ siècle, ou cet autre attesté par la tombe du Vivaro, des débuts de l'orientalisant, dont l'existence est en rapport direct avec le tracé de la voie. De plus, la relation onomastique entre *via Latina* et *feriae Latinae* n'est acceptable que dans la mesure où les deux noms ont une dérivation commune : le premier désigne la voie qui traverse le Latium et le deuxième la fête qu'accueille le peuple qui habite dans le Latium. A. Grandazzi lui-même admet que l'on ne peut pas savoir si le cortège romain qui se dirigeait vers le mont Albain à l'occasion des *feriae*

tion des *salii Collini*, mais plus ancienne était l'autre confrérie salienne, celle des *Palatini*, qui apparaissent déjà dans l'organisation sacerdotale de Numa.

7. *CIL* VI, 2177. Voir G. Wissowa, « Die römischen Staatspriestertümer altlatinischer Gemeidekulte », dans *Hermes*, 50, 1915, pp. 12 *sqq*.

8. De ce point de vue, on peut rappeler le texte de Tite-Live (7, 11, 3) sur les incursions des Gaulois dans le Latium en 360 : *foedae populationes in Labicano Tusculanoque et Albano agro, haud dubie Tiburtibus ducibus, sunt factae*. L'itinéraire de la « razzia » suit une ancienne route de transhumance, la moderne via Cavona, qui finissait à Bovillae. Il semble alors que, dans ce contexte, le terme *ager Albanus* s'identifie probablement au territoire de Bovillae, ce qui suggère que le rapprochement entre Bovillae et Albe est plus ancien.

utilisait la via Appia ou la via Latina, puisqu'en effet l'une et l'autre permettent l'accès au lieu de célébration dans des conditions similaires. Si la via Latina avait été conçue pour atteindre le *Latiar* plus facilement, elle aurait reçu le nom de *Latiaris*.

Cela nous conduit à une autre question, celle des *prisci Latini*. Il n'est pas simple de saisir le vrai sens de cette expression, puisque les anciens eux-mêmes ne se mettaient pas d'accord [9]. En réalité, l'unique témoignage qui identifie les *prisci Latini* avec l'aire albaine se trouve chez le grammairien Servius (*ad Aen.* V 598 : *priscos Latinos ita dicti sunt qui tenuerunt loca, ubi Alba est condita*). Tite-Live propose deux interprétations différentes, qui ne sont pas cohérentes entre elles : ou bien il s'agit des habitants des villes fondées par le roi albain Latin Silvius, opinion suivie également par Diodore et Denys (Liv., 1.3.7; Diod., 7.5.9; Dion., 1.45.2), ou bien il localise le territoire dans la région septentrionale du Latium, entre le Tibre et l'Anio (Liv., 1.38.4) ; et ce ne sont pas les seules et uniques solutions possibles (cf. Fest., 2 53 L ; Plin., *Nat. Hist.*, 34.20). Si nous nous en tenons au matériel archéologique, il n'y a pas de différences importantes entre ce que l'on observe dans l'aire albaine et ce qui apparaît à Rome, à Pratica di Mare ou dans d'autres lieux du Latium. Si, dans ces premières phases, le nom de Latins est donné aux habitants des montagnes albaines, la même dénomination, sans nuance aucune, doit s'appliquer aux habitants du reste du territoire. Penser que le nom de *Latium* se limitait dans son origine à l'aire albaine est une exagération, conséquence de l'interprétation de la via Latina conçue comme voie d'accès au *Latiar*. Le même Grandazzi, lorsqu'il traite de la localisation des *populi* qui célébraient les *feriae Latinae*, selon la liste de Pline (*Nat. Hist.*, 3.69) que l'auteur considère comme le reflet d'une situation non postérieure au IX^e^ siècle, affaiblit sa propre interprétation, puisque de tels *populi* s'étendent sur tout le *Latium Vetus*.

A. Grandazzi se fait l'écho de la variante dans la tradition qui attribue à l'un des Tarquins la fondation des *feriae Latinae* [10]. Mais, comme l'auteur le signale bien, il ne s'agit pas d'une véritable fondation, puisque la fête existait depuis longtemps avant, mais bien d'un contrôle sur celle-ci. Des deux Tarquins, le Superbe est sans doute le candidat idéal, puisque c'est sous son règne que Rome mena à son terme pour la première fois un vrai projet d'hégémonie sur le Latium, garanti en outre par un support institutionnel. Le problème n'est autre que celui de déterminer en quoi consista l'intervention de Tarquin sur les *feriae Latinae*, et les sources ne disent rien à ce sujet. A. Grandazzi est enclin à accepter une ample transformation de la fête, avec de profondes implications dans presque tous les domaines. A son avis, c'est à cette époque que se serait créée la légende d'Albe-la-Longue, celle d'une ville mère des Latins, ville détruite par le roi romain Tullus Hostilius, se métamorphosant en « mythe fondateur de l'impérialisme de la Rome royale » (p. 903). A ce moment-là, et comme conséquence, le *mons Latiaris* commencerait à être appelé *mons Albanus*, (cependant, A. Grandazzi lui-même rattache directement les *Albenses aut Albani* de la liste de Pline au *mons Albanus*, ce qui signifie que ce terme existait déjà dans les temps primitifs). En définitive, « de la vieille fête collective de purification et de fertilité qu'avait été le *Latiar*, Rome allait faire le symbole de souveraineté sacré » (p. 905).

Le choix de voir dans l'époque du dernier Tarquin le point de départ de la légende de la ville d'Albe est intéressant, étant donné qu'il trouve une justification

9. A. Bernardi, « Dai *populi Albenses* ai *Prisci Latini* nel Lazio arcaico », dans *Athenaeum*, 42, 1964, pp. 248 *sqq*.

10. Tarquin l'Ancien : Dion, 6,95,3 (à mon avis, il y a confusion avec les *ludi Romani*) ; Schol. Bob., *In Cic. Planc.* 23 154 Stangl) ; Tarquin le Superbe : Dion., 4, 49, 1-3 ; Auct, *vir. ill.*, 8, 2.

historique : l'hégémonie. Cependant, on aurait besoin d'un élément de preuve. Il faut considérer qu'entre le moment où se situe la destruction d'Albe et le règne de Tarquin s'écoule seulement un siècle et demi, durée qui n'est pas très longue pour une société dont la mémoire collective était très enracinée, et qui devait se rappeler ce qui était arrivé à l'époque. Peut-être l'attribution de ce fait à Tullus se trouve-t-elle en rapport avec l'image belliqueuse du roi, *ferocior etiam quam Romulus fuit*, selon l'expression de Tite-Live [11], et non avec le simple hasard, ce qui ainsi nous amènerait à une époque plus récente. Mais rien de certain ne peut être assuré à ce sujet.

Il semble indubitable que l'intérêt de Tarquin le Superbe pour le Jupiter Latiaris est directement lié à l'importance que revêtait, pour ce monarque, le Jupiter du Capitole. Ce dernier non seulement était la divinité poliade de Rome, mais, en un certain sens, il assumait aussi le caractère de « divinité dynastique » des Tarquins. C'est pourquoi il est probable que la première intention de Tarquin n'ait pas été autre que celle de transférer au Jupiter du mont Albain les fonctions qui étaient déjà celles de Jupiter Capitolin, de sorte que si ce dernier garantissait sa position de pouvoir à Rome, le premier justifiait sa condition d'*hegemon* sur les Latins. Cependant, une telle situation n'a pas duré au-delà du règne du dernier des Tarquins : l'inscription évoquée dans un fragment de Caton relatif à la consécration d'un *lucus Dianium* par le Tusculan Egerius Baebius dans sa fonction de *dictator Latinus*, démontre que le centre religieux de la ligue se déplaçait de nouveau vers Aricie (Caton, *Orig*., fr. 58 P = fr. II.28 Ch). En effet, Diane était la divinité qui assumait la position dirigeante au sein de la ligue latine, spécialement depuis son sanctuaire d'Aricie, tandis que Jupiter Latiaris représentait l'ensemble du *nomen Latinum*, il en résulte que Rome participait durant la République aux *feriae Latinae* bien qu'elle ne fût pas membre de la ligue. Mais le support idéologique de l'impérialisme romain, déjà depuis la monarchie archaïque, n'était pas le Jupiter latial mais le Jupiter Capitolin, tel qu'il apparaît dans la théologie qui émane de la présence de Terminus à l'intérieur de son sanctuaire, et concrètement dans la *cella* de Jupiter.

Passons de l'historie à la légende. Le dernier le chapitre du livre se concentre sur les rois d'Albe ou, en d'autres termes, sur la légende des rois albains. Mais comme Albe n'existe pas, le titre de roi s'appliquait à celui qui présidait les *feriae Latinae*, selon l'affirmation d'A. Grandazzi. Mais cela reste une supposition sans fondement aucun [12]. On sait que le prêtre du sanctuaire de Diane à Aricia portait le titre de *rex Nemorensis*, mais il s'agit d'un sacerdoce très particulier, surtout par son rite de succession, et sans équivalent en aucun autre domaine : ce n'est pas le cas des *feriae Latinae*. Les rois légendaires d'Albe sont le produit de la même ville, puisqu'à l'origine on ne conçoit pas un régime différent de la monarchie. Et même ainsi, le cas d'Albe est singulier, puisqu'il a montré la voie vers la dictature, en vigueur lorsque la ville a été conquise par Tullus Hostilius [13]. En

11. Liu., 1, 22, 2 On peut consulter sur ce point particulier R. J. Penella, « *Vires/robur/opes* in Livy's Account of Romulus and Tullus Hostilius », dans *CQ*, 40, 1990, 207-213.

12. Un avis similaire est exprimé par B. Liou-Gille, « Sur le pouvoir militaire à l'époque archaïque : de la dictature albaine aux premières dictatures romaines », dans *Images d'origines, origines d'une image*, Louvain-la-Neuve, 2004, pp. 177 *sqq*., mais elle n'apporte pas de preuves.

13. La tradition ne se met pas d'accord sur la date où se produisit à Albe le passage de la monarchie à la dictature. Tite-Live accorde le titre de roi à Cluilius, qui à sa mort eut pour successeur au pouvoir Fufetius non pas comme roi mais comme dictateur (1, 23,4). De son côté, Denys évite d'utiliser le titre de roi et qualifie ces personnages d'*hegemones* ou *autokratores* (3,2,1 ; 5,3). Finalement, Plutarque dit qu'à la mort de Numitor le trône d'Albe échut à Romulus, mais que celui-ci préféra demeurer dans sa propre ville et qu'à Albe s'institua la dictature (*Rom*. 27, 1), version conforme à la version racontée par Licinius Macer [fr. 10 Peter = fr. 7 Chassignet (= Dion., 5, 74, 4)].

définitive, on ne voit pas avec clarté l'existence d'une légende royale proprement albaine.

Selon les mots de A. Grandazzi, « au stade latial, le mythe royal albain est l'expression de la conscience de soi du *nomen Latinum*, sur le *mons Albanus*, et le moyen qu'ont ces communautés albaines de la fin de l'âge du Bronze et du début de celui du Fer pour concevoir le passage du divin à l'humain » (p. 885). Avec tels présupposés, le noyau d'un tel mythe se personnifie dans la figure de Latinus, le héros éponyme du peuple latin, à qui Grandazzi accorde une origine albaine indéniable. Toute l'argumentation de l'auteur est synthétisée dans la phrase suivante : « Latinus est roi-dieu éponyme d'une ligue de peuples qui se disent *Latini*, qui sacrifient en *Latium* à un dieu nommé *Latiaris* en un lieu appelé *Latiar* auquel conduit une *uia Latina* » (p. 753). Cependant, il n'est pas possible d'accepter cette série d'affirmations si catégoriques. Comme nous avons vu, la voie Latine ne conduit pas au Monte Cavo et il n'y a aucune raison de penser qu'au début les concepts de *Latium* et de *Latini* se limitaient à l'aire albaine, que les *feriae Latinae* n'ont pas été l'expression religieuse d'une ligue politique mais d'une entité ethnique, ni que Latinus ait été un dieu, et même son origine albaine supposée n'a pas été totalement démontré.

A. Grandazzi montre une tendance injustifiée à concentrer dans l'aire albaine les divers personnages de la mythologie latine. Si le cas de Latinus peut être discutable, en aucune manière ne le sont ceux de Picus et Faunus. Excepté dans l'anecdote jouée par Numa à propos de la doctrine d'expiation des foudres [14], qui est localisée sur l'Aventin, Picus est toujours situé dans la zone côtière, y compris dans sa variante de Picumnus [15], et manque de lien avec l'aire albaine. En ce qui concerne Faunus, la scène de sa vie, pour ce que nous en savons, est répartie de la même manière entre le territoire de Lavinium, où il exerçait sa tutelle sur l'oracle d'Albunea, et Rome. Une seule mention du scoliaste de Cicéron relie indirectement Faunus avec l'aire albaine, quand est rappelée une version selon laquelle les *feriae Latinae* auraient été instituées durant le règne de Faunus. Mais cette tradition se trouve en contradiction avec cette autre qui situe ce fait après la disparition de Latinus, qui est l'unique appui réel dont Grandazzi dispose pour soutenir l'origine albaine de Latinus ; laquelle des deux est authentique ? Picus et Faunus sont fréquemment nommés rois des Laurentes ou rois des Aborigènes et n'ont rien à voir avec la région d'Albe.

Quant à Latinus, les arguments sur son caractère albain sont très faibles, puisque de fait tout est réduit à la tradition mentionnée, reprise par Festus et le scoliaste de Cicéron, sur sa mystérieuse disparition et la création immédiate des *feriae Latinae* [16]. Cependant, aucun d'eux ne localise la scène dans les monts Albains et tout permet de comprendre que l'épisode s'insère dans la légende troyenne, ce qui suggère une date relativement récente pour la création de cette légende. De plus, la référence directe aux *feriae Latinae* n'est pas non plus un argument valide en soi : *Latinus* et les *feriae* sont deux éléments parallèles d'un même phénomène, l'expression du sentiment d'identité qui enveloppe toute la nation latine, l'un sur le plan mythique et l'autre sur le plan religieux. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que depuis sa première apparition dans les vers de la *Théogonie* d'Hésiode, Latinus est toujours situé sur la côte ; en outre, sa condition de fils de Faunus, élément qui semble originaire du mythe, conduit de la même manière

14. Valerius Antias, fr. 6 Peter = fr. 8 Chassignet (= Arnob., 5, 1) ; Ovid., *Fast.* 3, 290 *sqq.* ; Plut., *Num.*, 15, 3-8.

15. A propos de l'identification Picus-Picumnus, Th. Köves-Zulauf, *Römische geburtsriten*, Munich, 1990, p. 127.

16. Fest., 212 L ; Schol. Bob. *In Cic Planc.*, 23 (154 Stangl).

dans cette direction. Mais ce n'est pas non plus un argument suffisant pour lui octroyer une origine lavinate. En définitive, de la même manière que depuis les débuts les *feriae* impliquaient tous les Latins, et pas seulement une partie d'entre eux, il en va de même avec le héros éponyme, qui est le patrimoine de tous. Ce n'est qu'à une date récente, avec l'introduction de la légende troyenne, que Latinus serait résolument revendiqué par Lavinium comme lui appartenant.

Selon ce que je crois, dans ce chapitre, A. Grandazzi se perd dans des affirmations indémontrables et dans des suppositions excessivement risquées, qui se transforment immédiatement en données certaines sur lesquelles est développée une nouvelle interprétation, ce qui l'amène à s'exposer parfois à une contradiction flagrante : par exemple, l'auteur affirme que le déplacement au IV^e^ siècle de Picus, Faunus et Latinus dans la région laurentine, « qui aboutit à une bipartition de la dynastie albaine primitive, est une conséquence directe de l'introduction du personnage d'Énée dans le récit des *initia* » (p. 885) ; mais par anticipation A. Grandazzi reconnaît déjà la présence de Latinus dans Lavinium dès le VI^e^ siècle, longtemps avant l'introduction dans le Latium de la légende d'Enée.

Du point de vue de Grandazzi, à l'origine il existerait une liste unique de rois, qui comprenait non seulement les personnages mentionnés, mais aussi d'autres appartenant à la « dynastie » dite « dynastie albaine » ou « silvaine », dont l'ancienneté peut être attestée par différents éléments. Cependant, réduire tous ces rois à une seule série ne me semble pas pertinent, puisque cela va à l'encontre de ce que nous savons de ces mêmes anciens rois. À partir de la tradition littéraire, il est possible de distinguer trois groupes dans l'ensemble de ces rois légendaires. D'un côté, celui formé par Picus, Faunus et Latinus qui constituent la dynastie des rois laurentins ou des aborigènes, protagonistes de la phase qui précède l'arrivée d'Enée dans le Latium – il s'agit d'une construction récente, complétée par l'insertion de Saturne et de Janus, conséquence des doctrines évhéméristes apparues à Rome dans la première moitié du II^e^ siècle. En deuxième lieu, un petit groupe constitué par Procas, Numitor et Amulius, inclus par la suite comme fin de la dynastie albaine : comme l'on sait, les deux derniers appartiennent à la légende de Romulus et de Rémus (grand-père et grand-oncle respectivement), alors que Procas était le père des deux. Le nom de ce dernier se rattache à l'idée de primauté que logiquement il faut comprendre plus du point de vue chronologique que comme une primauté de rang ; mais sa place à la fin de la liste albaine n'a pas de sens, à moins qu'au départ elle n'ait été indépendante de cette liste, au même titre que ses enfants. En troisième lieu se trouve la dynastie albaine, inaugurée par Silvius, et qui lie Romulus avec Enée. Contre l'avis général, A. Grandazzi soutient que la tradition des rois d'Albe doit être tenue pour authentique et antique, bien que la liste dans son ensemble et son utilisation par les historiographes soient un phénomène plus récent, qui était cependant déjà connu par Fabius Pictor et sans doute aussi par Timée. Mais de nouveau l'auteur s'aventure sur des chemins très incertains. L'idée selon laquelle Fabius, tout comme Caton et Cassius Hémina, connaissait la dynastie albaine, est exclusivement fondée sur l'argument chronologique, c'est-à-dire la constatation d'un long espace du temps entre l'arrivée d'Enée et la fondation de Rome, mais chez aucun d'eux il n'y a de mention explicite d'une dynastie en tant que telle. En réalité, les premières données sûres ne sont pas antérieures au dernier tiers du II^e^ siècle, même si dans ce cas l'*argumentum e silentio* ne peut pas être probant. Mais même en admettant que Fabius Pictor ait déjà pris en considération l'existence d'une dynastie [17], il y a deux aspects dans la proposition de Grandazzi

17. Cf. néanmoins J. Dellery, « Quintus Fabius Pictor and Greco-Roman Historiography at Rome », dans Vertis in usum. *Studies E. Courteney*, Munich, 2002, p. 14 : « But since the Tauromenium *dipinto* is

qui ne sont pas admissibles sans preuves : que Timée ait connu la dynastie, et que Fabius lui-même ait établi une liste complète, avec la précision des rois et la durée des règnes, et encore moins que celle-ci soit celle que l'on lise chez Denys [18].

Le caractère artificiel et récent de la dynastie albaine est évident, comme il ressort du manque d'unité de la liste, des différences remarquables dans la chronologie absolue selon les auteurs, des noms de ses composants. Sans entrer dans l'analyse des détails, il suffit de considérer son fondateur, Silvius, que A. Grandazzi considère comme le reste d'une figure légendaire très ancienne. Mais il n'y a pas de fondements pour un tel jugement. Si nous nous en tenons aux données disponibles, il en ressort que Silvius est une figure totalement fictive, étrangère au fond mythographique latin, mais dont la présence est absolument nécessaire afin de privilégier la branche indigène d'Enée face à la branche troyenne personnifiée par Ascagne. Les Anciens disent uniquement de lui qu'il naquit dans le bois, et de là son nom, et que son frère Ascagne lui remit le trône d'Albe parce qu'il n'avait pas descendance, conditions nécessaires pour l'existence de la dynastie rattachée à son nom. Et là s'achève son histoire. De son peu de consistance, rend compte la phrase que Diodore lui dédie : *Siluius nihil dignum memoria in imperio egit et obiit* [19]. Humble épitaphe pour un héros !

La conclusion générale du livre est en soi une grande aporie : une ville fantôme, un être qui n'existe pas, se transforme en un grand foyer de rayonnement culturel et en un centre politique et religieux. La solution a été cherchée dans l'importance des *feriae Latinae*, mais en réalité il n'en n'est pas ainsi, puisque l'importance des *feriae* repose à son tour sur une civilisation qui n'arrive pas à se développer, et là nous entrons dans un cercle vicieux. Malgré tout, on ne peut pas nier à A. Grandazzi le courage et le mérite d'affronter un sujet extrêmement complexe et incertain, en ouvrant de nouvelles voies à la recherche qui, malgré la rareté et l'inconsistance des sources, apporteront dans un proche avenir des bénéfices indubitables. Pour cela même, le livre est très riche d'idées nouvelles, quelques-unes fondées, d'autres non, mais, dans tous les cas, il suscite toujours des discussions intéressantes, qui entraîneront des débats et feront progresser nos connaissances. Le débat est donc engagé.

---

incomplete, it is difficult to gauge the overall extent of Fabius' treatement of the mythical origins of Rome. It is a crucial matter ».

18. Selon la minutieuse étude de F. Cassola, « Le origini di Roma e l'età regia in Diodoro », dans *Mito storia tradizione. Diodoro Siculo e la storiografica classica*, Catane, 1991, pp. 316 et 324, Denys et Diodore (les seuls qui présentent les années des différents règnes) auraient surtout utilisé les *Annales maximi*.

19. Diod., 7, 5, 9 (Selon la traduction latine de la version arménienne d'Eusèbe).